Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 34 (1966)
Heft: 10

Buchbesprechung: Chronique des livres

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

«Ah! taisez-vous, tais-toi . . . Il me semble que si je touchais tes lèvres, j'y trouverais encore les siennes et le goût de son baiser dans le tien.»

«Moi aussi . . . Donne-moi tes lèvres, elles sont douces, laisse-moi les frôler de ma bouche, je ferme les yeux et j'imagine qu'elle est là . . .»

«Viens sur ce canapé. La nuit est tombée, complice. Oui, mets-toi ainsi, ton visage contre le mien, c'est son haleine qui caresse ma joue. Elle m'embrassait ainsi sous l'oreille tandis que tu l'embrassais de même.»

«Tais-toi, ne parle plus, j'imagine encore qu'elle est entre nous. Ses lèvres allaient ainsi de ton oreille à tes lèvres, n'est-ce pas? Ah! ce baiser! Et puis sa main pénétrait dans ta chemise, elle était habile à en faire sauter les boutons. Que faisait-elle ensuite? Elle dénudait ton épaule. Ainsi, n'est-ce pas? Elle posait sa bouche sur ta poitrine. Ah, que ta peau est douce, aussi douce que la sienne . . .»

«Oui, c'est cela, c'était ainsi. Et je la pressais contre moi comme je te presse maintenant, je serrais sa taille, je la mettais nue, brusquement . . . Ah! que nous servent ces vêtements? C'est surtout dans la nudité que nous étions l'un près de l'autre, tu le sais».

«Oui, tu as rasion. Au diable ces habits! Me voici nu et t'y voici. Nous étions ainsi, allongés et tendus contre elle. Tu es beau! Puis tu couvrais son corps du tien . . Viens sur moi, tout ton corps sur mon corps, ta bouche sur ma bouche. C'est elle- n'est-ce pas? . . .»

«Qui, elle?»

«Je ne sais plus . . .»

Janvier 1959

Chroniques des Livres

Vous souvient-il d'un charmant livre de Gore Vidal, paru en français en 1949, dont le titre est «Un garçon près de la rivière»? (I) J'ai eu l'occasion de le relire récemment car je voulais vous entretenir du nouvel ouvrage de Gore Vidal, qui vient de paraître: «Julien» (2), et j'ai voulu rafraîchir mes souvenirs. Surtout, je me demandais si ma mémoire ne me trompait pas et si ces deux livres, publiés à près de vingt ans d'intervalle, étaient bien du même auteur. On pouvait en douter.

«Un garçon près de la rivière» avait été un évènement pour les homophiles lors de sa parution, «leur» roman enfin! et je n'ai pas oublié le plaisir que j'en avais reçu, l'émotion éprouvée et partagée, quoique mêlés du regret que cette histoire et ce style soient bien un peu «midinette». Mes restrictions n'ont pas changé après une nouvelle lecture, mais j'ai retrouvé le charme un peu trouble, un peu excitant, extrêmement romanesque de ce récit. Quel effet ferait-il aujourd'hui sur les jeunes qui découvrent la lecture et leur homosexualité? L'optique a bien changé depuis vint ans. Est-ce déjà un «classique pour papa?» Je me le demande. Ce Jim Willard, natif d'une petite ville de Virginie, amoureux pour la vie et malgré tout du premier garçon avec qui il a fait l'amour, à dix-sept ans, au bord d'une rivière, n'est-ce pas déjà un personnage dépassé, romantique, pour une nouvelle génération plus pratique et moins encombrée de sentiments? Que Jim Willard, à la suite de cette expérience sans lendemain, parte pour «vivre sa vie» à travers les Etats-Unis, devienne cham-

pion de tennis et l'amant d'un jeune premier d'Hollywood, puis d'un écrivain intellectuel, puis de quelques autres, fréquente les bars et les réunions d'homosexuels, de New-York à la Nouvelle-Orléans, voilà qui l'apparente assez bien au héros de John Rechy dans «Cités de la nuit» (3), dont nous vous entretenions récemment. Mais qu'il ait conservé comme une fleur bleue au fond de son coeur, à travers toutes les expériences et les avatars, le souvenir de cet unique Bob et de leur unique nuit d'amour, voici qui semblera bien romanesque à une époque où l'acte sexuel a perdu toute signification. Et quand, ayant retrouvé ce Bob marié, père de famille et refusant avec dégoût les caresses d'un homme, il le tue afin de conserver intact le souvenir de leur amour près de la rivière, on peut penser que c'est une solution morbide, littéraire et gratuite. N'importe. J'aimerais que des garçons de vingt ans découvrent maintenant ce roman et puissent confronter la mentalité de ses héros avec celle des héros d'aujourd'hui, lesquels, je le crains, n'ont pas encore trouvé de solution moins désespérante.

Mais je ne voulais parler du «Garçon près de la rivière» qu'à titre de référence pour vous entretenir du nouveau roman de Gore Vidal: «Julien». On dirait que les lauriers de Margueritte Yourcenar, devenue célèbre grâce à la biographie romancée de l'empereur Hadrien, empêchent de dormir Gore Vidal et quelques autres. Lui s'est attaqué à la vie de l'empereur Julien, qui vécut au IVème siècle de notre ère, en pleine décadence romaine. Je ne crois pas que son choix soit très bon, malgré les apparences. «Julien l'apostat», comme le surnomma la postérité, mourut jeune, n'ayant pas eu le temps ou le talent d'accomplir quelque chose de grand. Le seul souvenir attaché à son nom est que, succédant aux premiers empereurs convertis au christianisme, il tenta de rétablir les anciennes religions dites païennes. Cet essai ne fut guère suivi et ne lui survécut pas; son successeur, Théodose, reprit aussitôt le culte chrétien comme religion officielle, un christianisme qui n'avait, d'ailleurs, que de lointains rapports avec le catholicisme d'aujourd'hui.

Quand je dis que Julien est un personnage de peu d'intérêt, c'est qu'il n'a pas beaucoup d'étoffe, pas beaucoup d'épaisseur humaine; du moins, tel que le présente Gore Vidal. Ce très jeune homme assez beau, bâti comme un Hercule, semble n'avoir eu ni vie sentimentale ni vie sexuelle. Or, pour la plupart d'entre nous, reconnaissons-le, quand on nous parle de l'Histoire ancienne, de la Rome décadente, de Byzance et d'Athènes, ce que nous souhaitons d'abord c'est éprouver un petit frisson d'art sensuel devant la nudité des hommes la liberté des moeurs et la beauté de l'amour en ce temps. Julien semble, au contraire, presque un personnage de l'Inquisition espagnole, ou de la Réforme, un mystique uniquement occupé d'initiation à des religions oubliées, un puritain châtiant son corps, ennemi des plaisirs, un cérébral. Nous sommes loin de l'humanisme d'une Margueritte Yourcenar! Ce Julien, vu par un Américain, a hérité quelque chose des Quakers et a pratiqué la Christian Science.

Et pourtant, ce livre ne manque pas de charme et d'intérêt. Je vous le recommande, non pour la personnalité décevante de son héros, mais pour les évocations que l'auteur n'a pu éviter des «moeurs antiques», des amours homosexuelles, d'une sensualité idéalement libre. Je vous le recommande aussi pour la qualité du texte, admirablement traduit par Jean

Rosenthal, et pour le plaisir rare de se replonger dans une civilisation sans «juke-box», sans supermarché et sans «gadjets». Que l'auteur du «Garçon près de la rivière» ait éprouvé le besoin de tirer de l'ombre un empereur romain qui, pour avoir voulu retourner vers les mythes grecs, n'en était pas moins déjà byzantin, cela peut surprendre, dérouter, rebuter même les amateurs de «sensations», mais c'est peut-être l'évolution normale d'un écrivain trop romanesque à vingt ans de donner, aux approches de la cinquantaine, dans le genre cérébral.

Un autre exemple de cette étrange transformation est le cas de Truman Capote, lequel avait écrit en 1949 un admirable roman d'amours homophiles: «Les domaines hantés» (4), que l'on ne peut avoir oublié. Il fait paraître cette année sous le titre: «De sang-froid» (5) une sorte de reportage journalistique sur un meurtre commis dans une petite ville des Etats-Unis, ouvrage froidement objectif, dénué de tout romanesque, compte-rendu lucide d'une actualité sans poésie.

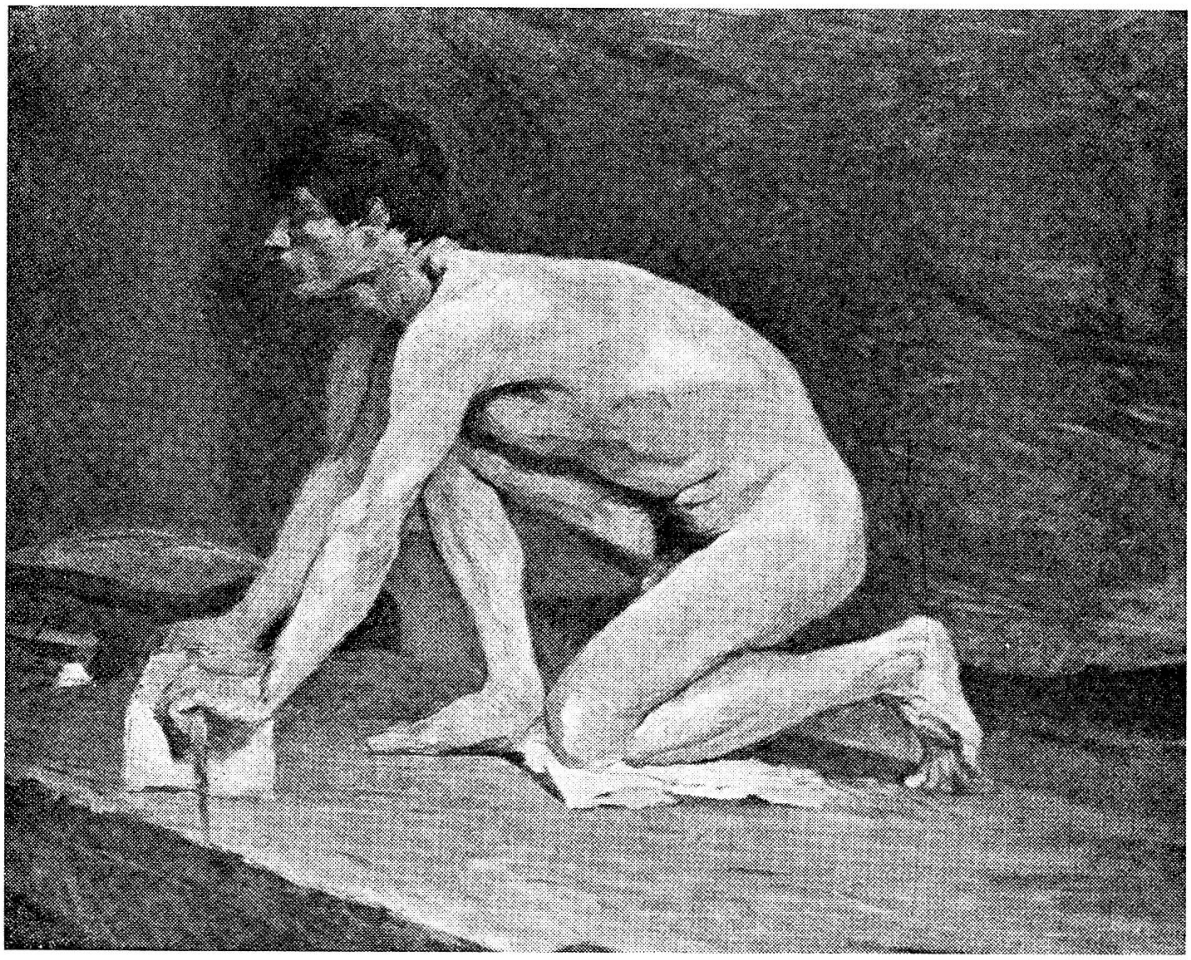
Je n'ai pas à vous entretenir de cet ouvrage, nos problèmes et nos goûts n'en étant pas le sujet, mais enfin «Où sont les neiges d'antan» et les auteurs d'il y a vingt ans? Je me demande si John Rechy, lui aussi, écrira dans vingt ans un ouvrage sur la chasse aux papillons en Nouvelle-Zélande ou sur le cours des monnaies du Pérou au huitième siècle . . .

Heureusement, la relève semble assurée. Non dans la qualité, il est vrai, mais dans le genre. Je viens de lire, par hasard, un nouveau roman signé James Leo Herlihy: «Un cow-boy de charme» (6) que l'on ne peut comparer, hélas! au «Garçon près de la rivière», aux «Domaines hantés» ni aux «Cités de la nuit», mais qui apportera pour cette saison la dose d'excitation facile et de littérature «gay» à ceux qui en sont friands. En réalité, elle est fort triste l'histoire de ce Joe Buck, natif d'une petite ville américaine, et qui décide de conquérir New-York. Ce brave garçon, fils et petit-fils de prostituées, n'a pour lui qu'une belle gueule, un beau corps, un beau sexe qui fonctionne bien et étincelant costume de cow-boy. Il estime que c'est assez pour entreprendre une carrière de gigolo dans la grande cité. Pauvre Joe! Il lui manque deux qualités primordiales: il ne sait pas s'exprimer et il est incurablement naïf. Ses rares idées tournent en rond dans sa tête tandis qu'il use ses belles bottes à tourner vainement dans la ville; les belles dames ne le remarquent même pas. La seule qu'il parvient à accrocher lui emprunte vingt dollars; puis un jeune clochard infirme, Ricco, lui vole le reste de son argent; puis il se fait assommer et violer par un horrible dégénéré dans un bordel. Faute de femmes riches, il cherche des vieux messieurs, cela ne lui rapporte pas davantage. Le voici à la rue, sans valise, sans argent, son beau costume défraîchi. Il retrouve par hasard l'infirme Ricco et une étrange amitié s'établit entre eux; ils tentent ensemble, maladroitement, de vivre de rapines, de pauvres fripouilleries. Avec Ricco, Joe n'a pas besoin de s'expliquer, son vocabulaire primaire suffit. Pour la première fois, le beau cow-boy viril reçoit de la tendresse. Mais Ricco est malade, il a besoin de soleil; alors Joe réussit son premier vrai coup: il assomme et dévalise un vieil homme qui l'a emmené dans sa chambre, il a assez d'argent pour emmener Ricco en Floride. Hélas! Ricco meurt pendant le voyage et Joe se retrouve seul, désespérément, définitivement . . .

Ce roman n'est pas très bien construit, pas très bien écrit, pas très bien traduit, mais il est loin d'être indifférent. C'est dans la tristesse sordide des situations que naît l'émotion; et le désespoir pitoyable de ce cow-boy de pacotille, fier de son sexe et de son déguisement, nous devient sensible. L'auteur n'a pas reculé devant la difficulté de faire vivre un personnage bête, vulgaire et qui n'a rien à dire. Son premier roman n'est pas un chef-d'oeuvre, mais James Leo Herlihy, contrairement à ses prédé. cesseurs, fera peut-être mieux dans vingt ans.

R. G. D. — Septembre 1966.

1) Editions des Deux Rives. 1949
2) Editions Robert Laffont, 1966
3) Editions Gallimard. 1966
4) Editions Gallimard. 1949
5) Editions Gallimard. 1966
6) Editions Stock. 1966



Henri de TOULOUSE-LAUTREC, 1864—1901 Le Polisseur, 1885